Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 33

Artikel: Lettres de Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178899

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

quels il reste pourtant un espoir, c'est que, si la table anglaise indique le temps, ce n'est pas elle qui le fait.

S. C.

Lettres de Lausanne.

I.

Juillet 1866.

Mon cher Ulrich,

Les lettres que tu m'adresses sont si rares que la dernière m'a fait la plus agréable surprise. Je croyais être oublié de toi.

N'ayant pas le plaisir de connaître l'aimable femme dont tu me parles, j'espère que si tes projets se réalisent, tu choisiras la Suisse pour ton voyage de noces et que je pourrai lui serrer la main. En attendant, et si cela t'es déjà permis, dépose sur son front un doux baiser, comme témoignage de l'affection que je te portes et de mes vœux les plus sincères pour vous.

Les détails que tu me donnes sur le théatre de la guerre m'ont d'autant plus intéressé qu'ils contiennent une foule de choses que nos journaux n'ont pas rapportées et qui sont excessivement curieuses. Mais comment peux-tu me parler de la guerre, toi qui ne dois être préoccupé que de scènes d'amour et de paix?... Oh! que j'aimerais te voir ici, près de moi, à Lausanne, où je suis arrivé dernièrement. Quel beau pays, quel séjour enchanté! Il faut visiter cette ville et ses environs dans la belle saison où nous sommes, pour jouir de tous leurs agréments. Bâtie sur trois collines, Lausanne montre fièrement au loin sa cathédrale gothique, et ses promenades dominent presque toutes la belle et grande nappe d'eau que Voltaire a chanté. Ouchy sert de port à Lausanne sur ces bords transparents où se réflètent les blanches constructions de l'usine à gaz, en face desquelles les enfants atteints de la coqueluche se baignent à l'envi: tous sortent de l'eau radicalement guéris. On n'a pas l'exemple d'un seul poisson né dans cette partie du lac qui ait fait entendre un seul accès de toux.

Plus loin, c'est Beau-Rivage, hôtel splendide, où les riches étrangers qui nous arrivent dînent, dit-on, très bien. Cet établissement, fondé par une société d'actionnaires, n'ouvre pas sa salle à manger à toutes les bourses, mais ce qu'il y a de vraiment beau, de vraiment populaire dans cette institution, c'est la liberté laissée à tout le monde de circuler dans ses jardins, sur ses magnifiques terrasses; tout enfant du peuple peut s'y promener et a la chance d'y rencontrer quelque noble personnage ou quelque belle truite que les pêcheurs d'Ouchy portent à l'office.

Non loin de Beau-Rivage est la belle campagne du Denantou, appartenant jadis à M. Haldimand. Pendant la vie du philanthrope, dont la mémoire est honorée ici de tout le monde, les promeneurs pouvaient jouir de ses belles avenues, de ses ombrages odorants, de ses serres, de ses massifs de fleurs, de ses tonnelles de verdure. Aujourd'hui, cette propriété a passé dans les mains de divers particuliers qui l'ont divisée en parcelles à bâtir, mais sans nuire à l'ensemble. Les acquéreurs, qui savent combien cette campagne était fréquentée et aimée des Lausannois, n'ont pas voulu les en priver complétement. Il l'ont laissée ouverte du côté du lac, de manière qu'en prenant le large, chacun peut la contempler à l'aise; et comme les petits bateaux abondent sur le port, il est peu de personnes qni se privent de cette jouissance.....

Pardon, cher Ulrich, remettons à bientôt d'autres détails sur Lausanne; je ferme un peu brusquement ma lettre; mais le canon vient d'annoncer la fête des fanfares, dont je te parlerai prochainement; les rues de la ville sont pavoisées; partout l'animation et la joie.

Adieu, je vais partager les réjouissances de ces bons Lausannois.

ADRIEN.

Fusils à aiguille, fusils à épingles, telle est la nouvelle nouvelle du jour. Et pourtant il y a longtemps qu'on les connaît, les Américains du Sud se servaient de pareils fusils depuis le commencement de leurs guerres, mais il convenait à la Prusse de faire son entrée dans le monde, l'aiguille à la main; ça sent un peu le *Schneider;* mais, puisqu'ils ont réussi, il n'y a plus rien à dire.

Comme ancienneté, les armes se chargeant par la culasse étaient connues dans le siècle dernier. Un prêtre quelconque fut pensionné par le roi de France, Louis XV, pour avoir inventé un canon revolver à trois coups.

Dans l'arsenal du canton d'Uri, à Altorf, vous verrez une vieille longue couleuvrine en fer, rayée, et se chargeant par la culasse. Depuis le siècle dernier, on a adopté le chargement des fusils de chasse dit Lefaucheux, qui est très-commode pour les chasseurs de grêbes, parce que le chasseur peut tirer très rapidement.

Le fusil Lefaucheux se brise près de la culasse et permet l'introduction de la charge, puis on referme le fusil en redressant le canon et en le fixant au moyen d'une pièce mobile, sous le bois, à la place occupée ordinairement par la baguette. Le fusil primitif prussien s'ouvrait la même chose, et, pour mettre le feu à la charge, au lieu d'un chien, une aiguille de trois quarts de pouces environ allait s'enfoncer dans la cartouche, traversait la poudre et frappait contre une amorce fulminante placée près de la balle.

Depuis, ce fusil a reçu deux fois des modifications dans la manière d'ouvrir la culasse, pour qu'on puisse y placer la charge; actuellement, la culasse porte une douille, analogue à celle d'une bayonnette, qui se retire en arrière par un mouvement de torsion; on place la charge, on referme, et toujours l'aiguille fonctionne en traversant la cartouche, qui est de cuivre très-mince. Ce fusil permet de tirer cinq ou six coups à la minute.

A quoi arrivera-t-on peu à peu? Les Américains ont inventé un fusil dans lequel on met dix-huit charges, qui toutes se placent d'elles-mêmes à mesure qu'on tire, de sorte qu'il ne faut que tirer la gachette pour faire partir les dix-huit coups de suite.

Mais il y aurait mieux que cela, un mécanicien suisse avait inventé une machine dans laquelle il n'y avait plus de gachette, on tournait une manivelle et à chaque tour le coup partait.

Figurez-vous un bataillon armé de ce fusil et ayant l'air de jouer *Djouga Dzanetta* en faisant l'exercice à feu.

Après le fusil à *charges* multiples, nous aurons le fusil à crak, et il n'y aura plus rien à désirer.

*
* *

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

VIII.

— Depuis quand, demanda-t-il à sa nourrice, depuis quand ton fils trouve-t-il son sort si malheureux?

— Ah! maître, il ne se plaint pas.

— Non, mais il m'offre de l'argent pour se racheter.

— Il me semble que c'est juste, balbutia la vieille Jeanie.

— Pas du tout. Mario m'est utile et m'appartient de par la loi; je le garde.

— Il vous a sauvé l'an dernier, quand le courant de la rivière vous emportait. Je vous en prie, ne lui refusez pas la grâce qu'il vous demande.

— En m'arrachant au danger, il n'a fait que son devoir, répondit Georges avec humeur. Crois-moi, nourrice, ne parlons plus de cette affaire. En y réfléchissant bien, je trouve ton fils d'une ingratitude révoltante.

La mulâtresse se tut, de grosses larmes roulaient le long de ses joues; mais Georges Lesbury, qu'elle avait soigné dès sa plus tendre enfance, qu'elle entourait encore de l'inquiète sollicitude d'une mère, Georges ne la regardait pas.

D'ailleurs, l'eût-il vue pleurer, qu'il ne lui eût point accordé la liberté de Mario et de sa femme; cela par pur égoïsme, pour ne pas les voir quitter l'habitation où ils étaient nés et où il avait l'habitude de les rencontrer tous les jours.

Dans l'espoir de justifier son refus à ses propres yeux, Georges répétait mentalement les sophismes qui ont cours parmi les planteurs du Sud :

« Que manque-t-il à mes esclaves? Ne sont-ils pas plus heureux que la plupart des laboureurs en France et en Angleterre, où une mauvaise saison plonge des multitudes de familles dans une misère affreuse?

» Ils veulent leur affranchissement.... Quelle folie!... La liberté impose de lourdes charges morales que les hommes de couleur ne sauraient remplir dignement. Qu'ils restent donc sous l'intelligente tutelle de notre race qui les nourrit, les protége et les civilise lentement, comme il est bon de le faire. Je ne tremperai pas dans leurs projets d'émancipation, qui n'auraient pour résultat que la ruine du pays. »

Et le créole, résolu à soutenir la cause des planteurs américains, ferma les yeux et se rendormit profondément.

La nourrice de Georges, comprenant qu'il ne lui restait aucun moyen de libérer son fils, pleurait silencieusement en continuant à agiter un éventail de plumes, afin que son maître respirât plus librement pendant son sommeil.

Elle regrettait, la malheureuse mère, que Georges Lesbury ne fût point un de ces blancs injustes et cruels qui maltraitent assez les esclaves pour justifier leur fuite. Mario et sa femme auraient pu jouer leur vie en essayant de passer dans les Etats du Nord où tout homme est reconnu libre, mais le créole ne s'était jamais rendu coupable de ces crimes tolérés qui souillent encore aujourd'hui le drapeau américain; aucun instrument de torture n'était entré dans l'habitation. Son joug était doux, comparativement à celui des planteurs d'alentour, seulement il refusait aux hommes de couleur une intelligence égale à celle de la race blanche, et ne pouvait admettre que cette différence provînt uniquement de leur éducation.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, fit Marceline en s'interrompant, que toutes ces choses, je les devinais, grâce au pouvoir merveilleux de ma compagne, grâce à sa baguette magique qui me permettait de lire dans les cœurs comme dans un livre ouvert. Cette observation faite, je reprends mon récit :

« — Allons, me dit la fée, quand Georges fut complétement endormi, viens, je vais presser les heures et te faire assister au désespoir de Mario. Tu verras si le sentiment de la dignité personnelle est le privilége exclusif des blancs. »

Je fus alors transportée dans le modeste logement du jeune ménage qu'une lampe fumeuse éclairait.

Mario et Pepita venaient d'apprendre de la mulâtresse que le maître ne voulait à aucun prix leur rendre la liberté; aussi formaient-ils à eux trois un groupe désolé.

Mario, que je reconnus tout de suite, était d'une beauté remarquable. Sa couleur seule indiquait sa race; les lignes régulières de ses traits, l'ovale de son visage, appartenaient au type européen.

Aucune parole de haine ne s'échappait de sa bouche, mais ses poings crispés, ses narines dilatées, la sombre expression de ses yeux peignaient le déchirement de son âme, trop fière pour supporter un joug si léger qu'il fût.

Pepita, aussi triste mais plus résignée, cherchait à calmer son mari qui la repoussait doucement et répondait à ses bonnes paroles et à ses caresses par ces mots:

— Ne vois-tu pas que c'est moins pour nous que je souffre que pour notre enfant... Tiens, il faut que je l'avoue..... je voudrais qu'il mourut en venant au monde.

— Ne dis pas cela, Mario, s'écria la jeune femme; je l'aime moi, ce petit être, et je ne veux pas que tu lui portes malheur.

— Est-ce un malheur de mourir quand on peut être vendu ou roué de coups?

— Mario, notre maître est bon! reprit Pepita. Jamais les lanières du fouet n'ont ensanglanté nos épaules; nous savons lire, écrire, compter....

— Mais nous sommes esclaves! interrompit le métis, et si demain le maître venait à mourir, ses héritiers pourraient nous vendre et nous séparer, selon leur caprice.

Cette pensée fit courir le frisson dans les veines de la jeune femme qui se rapprocha de Mario et noua ses bras à son cou en murmurant:

— Jamais!

— Tu crois cela? Demande à ma mère.

La mulâtresse, relevant son front tout sillonné de rides, fit un signe de tête affirmatif et retomba dans un muet désespoir.

— Écoute, dit Pepita, je connais un poison infaillible, si jamais on veut nous séparer, nous en ferons usage.

— Mario ne répondit pas, mais enlaçant sa jeune femme de ses bras musculeux, il la tint longtemps étroitement embrassée sur sa large poitrine toute palpitante d'émotion.

Marceline, suffoquée par ce souvenir, suspendit un instant son récit.

— Cette scène m'impressionna vivement, reprit-elle après quelques minutes de silence. Si l'orgueilleuse dureté de la baronne m'avait déchiré le cœur, je ne fus pas moins attristée par l'égoïsme de Georges, et j'eusse payé de dix ans de ma vie le pouvoir de le fléchir; mais la généreuse pensée de revenir sur sa parole ne lui vint pas, le préjugé américain prévalut dans son esprit, il pensa même accomplir un devoir social en n'accordant pas l'affranchissement de ses deux meilleurs esclaves.

— Réponds, me dit tout bas la fée; penses-tu que Georges ait eu raison de ne pas reconnaître à cet homme de couleur assez d'intelligence pour savoir se conduire? Celui qui gémit sous une chaîne à peine sensible, celui qui place la dignité morale au-dessus du bien-être matériel n'est-il pas mûr pour la liberté?

J'inclinai la tête sans parler.

— Du reste, ajouta ma resplendissante compagne, les événements te prouveront mieux que mes discours combien tu as été coupable et combien il est juste que tu expies tes torts dans une position inférieure à celle dont tu n'as pas su faire un bon usage.

Et, grâce à la baguette de la fée, le miracle des tableaux mouvants se renouvela d'une façon si prodigieuse, que bientôt je pus voir à la fois ce qui se passait en Amérique et en Europe.

(La suite prochainement).

L. Monnet; — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21